

Préface

L'auteur de cet ouvrage connaît intimement les arcanes de ce que l'on nomme sans doute trop facilement et sans examen attentif « innovation ». Enseignant le management et la gestion de l'innovation après les avoir pratiqués¹, il est également philosophe. Il est d'ailleurs l'un des premiers à avoir parlé d'innovation responsable dès 2009. Pourtant, contrairement à l'écrasante majorité de ses collègues de la même discipline qui s'attellent à penser l'innovation, notamment pour qu'elle soit plus responsable, Xavier Pavie se tourne vers la philosophie antique. Il nous rappelle de façon convaincante que bon nombre de questions, de problèmes et de voies de résolution philosophiques, mais plus largement les questions de sens, sont héritières de cette période faste de la pensée où le philosophe embrassait tous les savoirs. Certes avec la division sociale du travail, la philosophie elle-même est devenue un ensemble de débats très spécialisés qui évoluent sans confrontation ni coopération. Pourtant, comme le disaient Deleuze ou Laruelle, moins connu et présenté ici, la philosophie avance en pensant des problèmes à l'extérieur d'elle-même. C'est une tendance récente que ce désintérêt, sans doute due à la spécialisation.

La pensée antique est également bienvenue dans cet ouvrage puisque sa cible principale est l'innovateur. Il s'adresse donc à sa responsabilité individuelle. Les philosophes grecs portaient une attention toute particulière à la recherche d'une vie bonne que des exercices qualifiés de spirituels permettaient de jalonner et peut-être même d'atteindre. Xavier Pavie a d'ailleurs bien connu un philosophe français majeur, professeur au Collège de France, qui a remis au goût du jour les exercices spirituels philosophiques, Pierre Hadot. Des contemporains comme Michel Foucault ont puisé à cette source et reconnaissent leur dette à Hadot. Même si bon nombre de

1. Son dernier ouvrage (Pavie, 2018a) vient de recevoir le Prix du meilleur ouvrage pour la recherche académique en management de la Fondation nationale pour l'enseignement et de la gestion des entreprises (FNEGE), 2019.

philosophes aujourd'hui ne sont pas soucieux de la cohérence, fût-elle relative, à trouver entre ce qu'ils vivent et écrivent, c'était inconcevable à l'Antiquité où on entrait en philosophie comme on entre en religion. Cette tradition des exercices spirituels continue d'ailleurs à inspirer certains philosophes contemporains.

Xavier Pavie est convaincu qu'il faut repenser, mieux, déconstruire, l'enseignement de l'innovation en aidant ceux qui en seront les acteurs premiers à s'interroger sur eux-mêmes, leurs motivations profondes, leurs pratiques, pour prendre le risque, non pas seulement d'innover, mais de résister lorsqu'il le faut à la poursuite de certaines productions et de toujours rester en éveil. Il faut toutefois reconnaître que les processus d'innovation sont performants et à même d'intégrer des injonctions nouvelles comme celles de la responsabilité. Toutefois sans la souplesse des changements de comportement individuel, une forme d'ajustement (*responsiveness*), il est naïf de penser que seuls les environnements institutionnels, lorsque ceux-ci favorisent la responsabilité, portent à eux seuls cette charge comme par magie. D'ailleurs le problème du choix des institutions les plus à même de favoriser cette responsabilisation individuelle est un enjeu au cœur même de l'innovation responsable et de ses propres contradictions.

La philosophie des exercices spirituels a une vertu thérapeutique, comme le défendait également Wittgenstein, soucieux d'éviter les problèmes mal posés. C'était le cas également avec les questions de Socrate qui testait ses interlocuteurs et les amenait à reconnaître leur ignorance. Rien n'est plus dangereux que ce qu'on croit comme certain et qui ne l'est pas. Socrate créait chez eux un trouble suffisant pour remettre en cause leur savoir et parfois même des pans entiers de leur conception de la vie. On peut parler ici de conversion. Est-ce trop fort ? N'est-elle pas impliquée dans l'exigence de la délibération, souvent requise dans les discours sur les innovations démocratiques et où il est demandé de plier devant la force du meilleur argument ? La conversion n'est-elle pas un moment de dialogues interindividuels authentiques ?

Pavie va jusqu'à émettre l'hypothèse que l'*ego* de l'innovateur se compose d'une multitude d'individus aux prises avec non seulement ses désirs propres, en concurrence, mais également les désirs et les intérêts de ceux qui attendent la réussite de l'innovation, actionnaires, futurs usagers et parfois déjà les premiers opposants. La conversion n'est donc pas hors de propos lorsqu'il s'agit de s'orienter dans ce champ de désirs concurrents et de savoir résister à une organisation de la société toute tendue vers l'innovation, rarement discutée et indiquant le Nord comme la seule boussole qui vaille.

Ce goût du questionnement n'est pas sans rappeler la stratégie d'écriture de l'ouvrage de Jim Dratwa (2019) dans la même série « Innovation et responsabilité ».

En effet, chacun doit prendre ses responsabilités, distinguer ce qui dépend de lui, et ce qui n'en dépend pas, comme le rappelle Xavier Pavie reprenant l'adage stoïcien. En une période conjuguant paradoxalement hyperresponsabilité, portée par quelques personnes ou des normes toujours plus exigeantes, et dilution de responsabilités, l'engagement différencié, à la première personne, est capital.

Son approche ne consiste pas seulement à faire évoluer l'innovation et à se contenter d'appeler à un nouvel innovateur, plus philosophe ou éthique, qui ne remettrait pas en cause l'innovation elle-même, de manière ontologique. Directeur académique à Singapour et du centre iMagination qu'il a créé, Pavie est plus radical encore. S'appuyant sur une philosophie qui l'est également, la phénoménologie husserlienne, qui elle-même est héritière de la rupture cartésienne, il invite à penser enfin l'innovation d'une manière inédite, indépendante de ses excès ultralibéraux et capitalistes, tournée vers le seul profit, alors qu'il s'agit de penser également le bien commun. Il entend donc purger l'innovation afin de penser selon l'innovation et cesser de penser l'innovation. L'une de ses thèses est que l'innovation est paradoxalement en retard, bloquée dans ses schémas conservateurs et consensuels.

La phénoménologie est une ressource précieuse puisqu'elle est une discipline inédite qui se présente comme l'étude descriptive de tous les phénomènes qui s'offrent à l'expérience du sujet. Elle invite au retour à cette expérience étayée par une méthode de description. Valorisant l'intentionnalité, elle cherche non seulement à avoir conscience des actions, mais à penser la façon même de penser ces actions. Cette contribution fait écho aux ouvrages précédents de Gianni (2016), Reber et Pellé (2016), Lenoir (2018), ainsi que Maesschalck (2017), défendant de différents façons une réflexivité de second ordre, à la fois indispensable pour l'interprétation contextuelle des normes et pour la confrontation en cas de désaccords. Or, cette réflexivité est une condition de la responsabilité, de son effectivité, pour qu'elle ne soit pas une liste toujours plus longue de preuves uniquement formelles et déclaratives demandées à longueur de projets.

Ces emprunts à une philosophie complexe, car elle pense l'expérience, sont pourtant ici rendus très accessibles et pertinents pour le monde de l'innovation qui en est éloigné. La phénoménologie comme l'innovation cherchent à trouver des cadres de références qui ne sont plus ceux qui sont dominants et donc des perspectives qui nous font nous mettre à la place d'autrui ou encore à proposer des solutions originales, inédites qui ne sont pas simplement une répétition des usages communs et habituels. Cela passe également par le retournement de certaines évidences et provoque l'apparition de nouveaux désirs, dont Pavie cherche à savoir s'ils sont compatibles avec ce que le philosophe de la responsabilité pour une civilisation technique Hans Jonas qualifiait d'authentiquement humain, de durable

dans un écosystème où le prendre soin de soi et des autres émerge comme un impératif, en compétition avec la seule prise en compte des bénéfices à court terme et au profit d'un groupuscule élitiste. Il interroge alors l'innovation à l'aune des propositions antérieures et des conséquences comparées, sous l'angle des objets proposés, des services offerts et des modifications d'organisations. Il peut s'agir de faire le tour des précédentes solutions de manière holistique, de considérer ce qui peut remplacer un produit, ses offres de substitution, les apports des nouvelles solutions, les difficultés rencontrées ainsi que les enjeux organisationnels.

La dernière ressource philosophique à laquelle puise Xavier Pavie pour questionner radicalement l'innovation est moins connue tout en restant proche de la veine phénoménologique. C'est celle de François Laruelle, dont il est proche. Ce dernier parle tantôt de non-philosophie, tantôt de philosophie non-standard. Pavie fait correspondre à cette philosophie une innovation non-standard, qui prend à contrepied l'innovation confidentielle, nimbée de secret, les développements non partagés et l'enrichissement dissimulé. Il préfère une pensée qui suspend lorsqu'il y a lieu l'innovation, et défend donc une position d'innovation non-standard plutôt que d'anti-innovation. En effet les anti-innovateurs ne feraient que renforcer la puissance de l'innovation décriée en condamnant ses travers alors que c'est son usage, ses dévouements et non son essence qui sont à revoir. Innover de manière non-standard est alors apprendre à questionner le pourquoi de notre agir, au profit de quoi et de qui. À ce sujet, l'auteur est sévère. Selon lui l'innovation a globalement été définie par des Occidentaux et souvent illustrée avec des exemples issus de grandes réussites d'Amérique du Nord, par exemple les succès de la Silicon Valley états-unienne. Or, selon lui, il s'agit là d'une « formidable démonstration d'irresponsabilité : exploitation des plus faibles pour la production, des terres rares pour les produits de hautes technologies, des données privées, sans compter que rarement les produits mis sur le marché (sont) recyclables ».

L'ouvrage de Pansera et Owen (2018), ainsi que celui de Blagovesta Nikolova (2019) consonnent avec ce genre de préoccupations, le premier déploie le regard sur d'autres aires culturelles qui proposent des innovations plus sobres et alternatives, et le second prend au sérieux les contraintes économiques et financières pesant sur l'innovation en quête de responsabilité.

Xavier Pavie est bien conscient des difficultés. Paradoxalement l'innovateur est plutôt craintif. S'ouvrir risque de laisser entrevoir des brèches ou des hésitations dans son dispositif qu'il passe son temps à resserrer et barricader avec rigidité. Les propositions du type « open innovation » sont séduisantes pour autant qu'elles ne soient pas viciées par un usage unilatéral, mais au contraire ouvertes sur l'environnement et particulièrement vers autrui.

S'extraire des perturbateurs du milieu et multiplier les perceptions sont des clefs utiles, mais il comprend bien que ce à quoi il appelle exige de la part de l'innovateur une posture tout à fait hors norme. Réussir à se dégager des perturbations réclame une forme de méditation, condition d'un retournement vers soi. Selon lui, réussir à constituer sa citadelle intérieure souple pour une meilleure évaluation de l'innovation est vraisemblablement essentiel pour (re)penser au mieux l'innovation.

Il met à profit la comparaison avec la pensée confucéenne où l'amélioration de soi permet de se modifier, de se transformer et d'apprendre à changer d'avis en fonction des circonstances. Pour Confucius, cet ajustement est une marque d'appréciation de la vitesse à laquelle le monde évolue. Ce dernier pensait d'ailleurs que les lois ne sont pas forcément indiquées pour faire régner l'harmonie dans un état (Lenoir, 2018).

La proposition de Xavier Pavie est audacieuse. Elle est jalonnée de remises en cause et de résistances. Cependant, elle laisse la place aux doutes et aux questionnements. Le défi est imposant puisque le penseur de l'innovation est souvent « son esclave qui veille à étirer celle-ci pour lui trouver des formes et des usages inédits pour la rendre encore plus puissante ». Peut-être que cette fois, en convoquant ainsi la philosophie, l'innovation peut être véritablement (re)pensée.

Bernard REBER

Introduction

Le besoin impérieux de (re)penser l'innovation

« Nul n'est méchant volontairement »

Platon, *Ménon*, 77a-78b

Philosophie critique de l'innovation et de l'innovateur

C'est un ambitieux programme que de tenter de formuler une *philosophie critique de l'innovation et de l'innovateur*. L'innovation comme l'innovateur sont des notions larges, complexes, qui, si elles ne sont pas polysémiques, ont cependant des compréhensions variées dans le langage commun. C'est peut-être d'ailleurs l'une des causes des problèmes que nous rencontrons avec l'innovation et pourquoi nous devons nous y attaquer. C'est par la critique qu'il nous semble nécessaire d'analyser tant l'innovation que l'innovateur. La critique au sens grec du terme, *kritikē* (κριτική), qui signifie l'art de discerner. Ce discernement s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses et aux notions et c'est pourquoi cette forme de critique est la bienvenue pour notre propos où concept, théorie et discipline seront mis à l'épreuve. Pour résumer cette volonté d'accomplir une *philosophie critique de l'innovation et de l'innovateur*, nous pourrions dire qu'il faut (re)penser l'innovation ainsi que l'innovateur et, au cours de l'ouvrage, nous utiliserons fréquemment cette construction : (re)penser.

Il faut (re)penser l'innovation, c'est un besoin impérieux, tout du moins si l'on veut préserver une vie authentiquement humaine, ce qui n'est pas une obligation mais un choix (Pavie, 2018a). Il est cependant obligatoire de se poser la question : que souhaitons-nous pour notre avenir d'humain ? Si la réponse est la préservation de l'humanité ou de son développement, alors l'innovation doit être revue à nouveau

frais. Dans le cas contraire, il n'y a rien à faire, plus rien à penser, les innovations prennent le bon chemin de la destruction de l'humanité et de son environnement.

S'il faut (re)penser l'innovation, c'est parce que l'innovation est enfermée dans une herméneutique capitaliste dont elle doit s'extraire. Depuis des décennies, l'innovation est affectée par une culture, des symboles, un environnement, un écosystème qui la noie dans une façon d'être, dans une façon de se comporter qui la réduit en un dispositif exclusivement destiné à la production économique. Cette herméneutique l'empêche de penser, elle n'est plus que faire, n'est plus qu'outil de production. Et s'il faut qualifier cette herméneutique, n'ayons pas peur d'affirmer qu'elle est d'essence capitaliste.

Pour tenter de (re)penser l'innovation, nous avons besoin de formuler une ou plusieurs propositions qui sortent de ses murs habituels. Plus précisément, une pensée qui examine à nouveau frais l'innovation avec de nouveaux regards. Ceux-ci veillent à redessiner ce qu'est l'innovation avec la volonté *in fine* d'intégrer plus de responsabilité, d'éthique, d'humanisme. Toutefois s'il est entendu que ce (re)pensé nécessite au préalable la connaissance de ces dispositifs¹, ce ne sont pas ceux que nous utiliserons ici, car ce (re)pensé de l'innovation ne peut être établi qu'avec de nouveaux outils, de nouveaux modes de réflexion. Penser l'innovation avec ses propres méthodes, avec l'habituelle méthodologie de déconstruction ne peut suffire. D'une part cela a déjà été essayé² et d'autre part il y a un risque de considérer que nous repensons sans pour autant sortir de l'espace nécessaire pour cette reconstruction. Autrement dit les fers de l'innovation sont tels qu'ils peuvent nous laisser croire que celle-ci est pensable (ou repensable) de manière indépendante, désintéressée, or il n'en est rien comme nous le verrons.

Il est donc indispensable de (re)penser l'innovation avec les outils qui sont les plus appropriés et qui changent de la façon avec laquelle nous pensons généralement l'innovation – globalement les catégories scientifiques de l'ingénieur ainsi que les catégories managériales. L'enjeu est de penser l'innovation, plus exactement la (re)penser, avec la philosophie même si à ce stade nous employons le terme d'une

1. Une base solide de l'innovation peut se trouver aussi bien dans la littérature économique du type (Schmid, 1990, Schmid, 1999) que dans la littérature de gestion contemporaine du type (Alter, 2003, Christensen Clayton, 2003, Drucker, 1993). Concernant les questions d'éthique et de responsabilité dans le contexte de l'innovation, nous conseillons l'ouvrage de Bernard Reber et Sophie Pellé (2016).

2. Depuis plus de dix ans, de nombreux travaux ont cherché à déconstruire l'innovation pour intégrer responsabilité et éthique à travers le concept d'innovation responsable. Voir (Gianni, 2016, Gianni *et al.*, 2019, Owen *et al.*, 2013, Von Schomberg, 2011, p. 39-61, Von Schomberg, 2019).

manière générique. D'une part, il s'agira de (re)penser avec certaines philosophies ; toutes ne sont pas nécessairement appropriées pour le travail que nous souhaitons effectuer. D'autre part, le terme « philosophie » devra lui-même être revu pour s'assurer qu'il soit approprié. Autrement dit, à de nombreuses reprises, nous questionnerons plus que nous apporterons de réponses. Car il s'agit de questionner, de faire douter, de montrer, d'analyser, de souligner aussi de possibles réponses, mais elles ne peuvent être uniques. C'est pourquoi (re)penser l'innovation ici se trouve entre parenthèses. Ces parenthèses sont l'expression de la suspension, du doute. Car peut-on véritablement repenser l'innovation ? Les outils et méthodes sont-ils suffisamment puissants pour cela ? De plus nous avons à nous protéger de la mondanité de l'innovation et ses lieutenants (l'économie capitaliste et libérale, les organisations, les systèmes politiques) qui, de fait, pour leurs propres intérêts, ne voudront surtout pas (re)penser l'innovation.

(Re)penser l'innovation par la philosophie

Ces mises en garde en quelque sorte sont destinées à prévenir que les tentatives de (re)penser l'innovation pourront surprendre, peut-être désarçonner car penser de manière extérieure un objet, le mettre à distance pour le déconstruire nous oblige à travailler à partir d'un vocabulaire différent, utiliser presque un langage nouveau, à défaut d'un cerveau différent, quoi qu'il en soit avec de nouvelles formulations.

Comment donc (re)penser l'innovation ? Quels sont les conditions et les modèles ? Comment la traiter comme nous pourrions le dire pour un malade ? Les symptômes de sa maladie sont connus et visibles. Car l'innovation est fébrile et instable, qu'elle en a parfois du mal à se tenir debout. Accompagnée de béquilles – d'un côté les organisations en tout genre, de l'autre l'espoir politique mis en elle –, elle peine à rester à l'équilibre, penchant désespérément d'un côté ou l'autre. Sans compter qu'elle est régulièrement sous la perfusion d'un capitalisme libéral qui ne voit en elle qu'une voie de son propre développement pour son propre intérêt. Stressée par son usage à outrance (dans les médias, dans les organisations et par ce que l'on attend d'elle de manière constante – faire survivre – et en l'utilisant à plus ou moins bon escient) souvent amalgamée avec l'invention ou la recherche et le développement. Il s'agit aussi de réussir à s'extraire de la mondanité de l'innovation et de son plan d'immanence, même si in fine il nous faudra y revenir.

Lorsque l'innovation (avec cette dénomination ou non) avait pour mission d'aider l'homme à se développer dans ses débuts, dès ses origines : par exemple à accroître sa longévité – innovation en santé – ; à se protéger – innovation dans l'habitat – ; à se nourrir – innovation dans l'alimentation, notamment la sécurité alimentaire – ; à se déplacer – innovation dans la mobilité –, c'est désormais une

dérive de chacun des aspects dans lequel l'innovation se fourvoie : le développement du transhumanisme sans conscience pour la longévité, l'omniprésence de la surveillance pour ladite protection sécuritaire, l'industrialisation alimentaire sans borne ou encore la production massive d'engins motorisés pour une prétendue liberté de mouvement. Nous sommes en quelque sorte face à la dérive de l'innovation comme un être en perdition et il nous faut traiter l'innovation comme un malade à qui l'on voudrait faire recouvrer la santé et son bon sens ; même si c'est un malade qui ne se sait pas et que cet état convient à bon nombre d'individus et d'organisations. Il faut une méthode, un traitement face à ses dérives et cela est nécessaire pour au moins deux raisons. D'une part l'innovation s'est perdue, ne s'appartient plus, car elle est utilisée contre son gré, et d'autre part cette perdition fait que celle-ci n'est plus tournée vers un mieux-être et la volonté de progrès pour le bien commun lui est devenue étrangère.

Il y a plusieurs raisons pour considérer que la philosophie est, semble-t-il, le « bon » traitement. Celle-ci est curative et préventive, elle est cathartique et thérapeutique. En effet la philosophie traite, elle guérit des maux dont on peut être affligé. Par son travail sur l'âme, la philosophie permet d'envisager les situations de manière différente, elle aide à penser d'une manière préférable pour mieux vivre (Hadot, 2001). Elle est préventive aussi, dans le sens où la philosophie – surtout chez les stoïciens – aide à anticiper les maux qui peuvent advenir, prévient les obstacles, elle aide à se préparer face aux risques à venir et aux difficultés probables (Pavie, 2012c, p. 71-76). Si la philosophie est cathartique, c'est parce qu'elle permet dans un rapport à la vérité, de dire et de se dire la vérité. La voie vers un mieux-être, le chemin de la sagesse oblige à une transparence envers soi-même à se dire à soi-même. La mise en lumière par l'expression cathartique, qu'elle soit orale ou écrite, permet de dessiner, de saisir les difficultés et d'envisager le chemin de la guérison. Ainsi la philosophie est une véritable thérapeute, c'est même sa probable seule raison d'être, ne serait-ce que pour les philosophies hellénistiques. Ainsi que le précise André-Jean Voelke dans *La philosophie comme thérapie de l'âme*, les philosophies antiques reconnaissent que les hommes sont plongés dans la misère, l'angoisse et le mal, parce qu'ils sont dans l'ignorance. Le mal n'est pas dans les choses, mais dans les jugements qu'ont les hommes sur les choses. La philosophie a pour but de changer ces jugements, de soigner les hommes, et c'est en quoi la philosophie a valeur de thérapie (Voelke, 1993). Ainsi, utiliser la machine philosophique comme médecin est probablement une nécessité pour traiter l'innovation.

Parmi ses qualités techniques permettant d'envisager la guérison, la philosophie a la capacité de faire prendre de la hauteur, de la distance qui permet – si ce n'est pas encore de traiter – *a minima* de regarder une problématique avec un œil différent, d'analyser avec précision, de critiquer avec raison, de juger avec tempérance. Ainsi

l'innovation à l'épreuve de la philosophie, pourrait-on dire, est une disposition à la fois nécessaire pour comprendre d'une part l'innovation et comment la philosophie peut jouer un rôle auprès d'elle (Pavie, 2018a). C'est-à-dire comment elle peut l'aider à recouvrer la santé, l'aider à (re)prendre son sens originel, quand bien même la terminologie « innovation » n'existerait pas, seulement ses productions. Auprès d'elle la philosophie peut jouer un rôle de protection, peut l'éclairer sur le chemin à prendre, l'aider à ne pas répondre aux sirènes de la gloire et de la fortune, ce vers quoi l'innovation est indéniablement poussée ces dernières décennies. Pour le dire de manière métaphorique, la philosophie peut en quelque sorte jouer le rôle d'un maître envers l'innovation. Le sage qui vient à l'aide de son disciple. Ce disciple-innovation est enfermé dans sa *stultitia* (Pavie, 2012a, p. 129), contraint, même aveuglé, par les lois du marché, par les injonctions libérales, et par les obligations politiques et dont il ne peut sortir seul car incapable de se voir lui-même dans cet état d'enfermement. L'hypothèse que nous formulons est que probablement la philosophie peut lui venir en aide par ses qualités, ses dispositifs, ses techniques et son expérience. Elle seule peut lui montrer la lumière, lui proposer un autre regard, certainement plusieurs points de vue et suggérer des voies préférables à suivre³.

Toutefois « la » philosophie est trop générique pour notre propos, d'autant qu'il n'existe pas tant « la » philosophie que « des » philosophies (au même titre qu'il n'existe pas réellement de l'innovation, mais « des » innovations (Pavie, 2018a, p. 51-64). Et toutes les philosophies ne sont pas nécessairement appropriées pour toutes les problématiques.

Concernant l'innovation, trois pensées spécifiques semblent particulièrement justes pour aider à (re)penser l'innovation, trois philosophies qui ne sont pas liées dans leurs fondations, leurs approches et sont même relativement éloignées par leurs périodes d'émergence. Leurs différences sont intéressantes, car elles permettent d'aborder une analyse variée de l'innovation. C'est grâce à leur vision du monde différente qu'il est possible d'aborder différentes facettes de l'innovation. Ces trois philosophies n'ont pas les mêmes ambitions non plus et si l'une est plutôt théorique, l'autre sera analytique et la troisième pragmatique. Précisons qu'aucune d'entre elles ne s'est intéressée à l'innovation. Fortement ancrées dans les questionnements philosophiques « classiques », elles n'ont été utilisées qu'à de rares occasions pour des enjeux sociétaux concrets. C'est d'ailleurs ce qui donne tout l'intérêt à cette tentative de (re)penser l'innovation avec des outils qui lui sont si étrangers.

3. Cela renvoie à la question du choix de vie, illustrée dans l'Antiquité à travers le *bivium*, voir (Pavie, 2015, p. 39).

Les disciplines, les techniques et les pensées de la philosophie non-standard, de la phénoménologie ou encore des exercices spirituels vont dicter la structure de notre propos. Elles nous semblent être des plus pertinentes pour atteindre cet objectif de la « repensée ». Et ces trois propositions permettront, nous espérons, de « monder », « penser » et « ériger » l'innovation, pour un futur préférable. Car il faut être clair, ces approches n'ont pas pour but de faire « évoluer » l'innovation et de se « contenter » d'appeler à un nouvel innovateur, plus « philosophe », plus « éthique » ou encore plus « responsable » à l'occasion de la mise en place de ses innovations et qui ne remettrait pas en cause l'innovation de manière ontologique. La tentative ici est de (re)penser l'innovation en tant qu'innovation. Questionner celle-ci dans son être, son essence et pour cela il nous faut des philosophies telles que celles que nous proposons d'aborder.

(Re)penser l'innovation doit avoir une fin réelle et concrète. Nous devons résolument être tournés vers le pragmatique, c'est-à-dire les innovateurs eux-mêmes, actuels ou à venir. Et le but de cet ouvrage est bel et bien de s'adresser *in fine* aux innovateurs comme aux étudiants en innovation. Toutefois une pensée singulière telle que celle-ci a besoin d'être regardée avec toute la critique et la bienveillance académique et c'est pourquoi il s'agit aussi de s'adresser à une population de chercheurs et d'universitaires en innovation, en innovation responsable, mais aussi en philosophie, les philosophes s'extrayant trop souvent de ces questions⁴. Plus globalement, les orientations proposées ici sont destinées à tous ceux qui constatent que l'innovation ne peut plus demeurer ainsi qu'elle a été déployée théoriquement ou dans les organisations depuis une cinquantaine d'années.

Pour nous assurer d'une bonne compréhension dans cette démarche inédite, nous présenterons les trois philosophies de manière relativement exhaustive ; dans un second temps nous viserons à regarder celles-ci comme objets ou outils pour (re)penser l'innovation. Précisons que la philosophie non-standard, la phénoménologie et les exercices spirituels seront regardés indépendamment, et pourront d'ailleurs être utilisés, critiqués, analysés vis-à-vis de l'innovation également de manière indépendante. Ce qui importe, c'est de chercher à les comprendre et mesurer leur possible apport pour (re)penser l'innovation.

4. Notons *a contrario* les excellents travaux d'Anne-Françoise Schmid qui, de manière très pertinente, veille à une épistémologie de l'innovation en associant technique, philosophie, art et science (Schmid, 2001, Schmid, 2012, Schmid, 2014).